

DIDEROT ET SA PRATIQUE THÉORIQUE DANS L'ARTICLE *ANIMAL* DE *L'ENCYCLOPÉDIE*

Par TERADA Motoiti

Dans cet article nous voudrions mettre à jour un aspect de la pratique théorique de Diderot. Non seulement pour l'explication suivante mais aussi pour nos futures études sur sa pratique théorique en général, nous voudrions rendre compte de ce qu'est la pratique théorique.

De prime abord, la pratique théorique diffère de la pratique littéraire, morale et politique ; elle concerne les sciences directement ou indirectement. Mais, elle n'est elle-même ni science ni conception de la nature, mais une pratique qui les met et remet en question, qui les critique et qui les reproduit.

Ensuite, la pratique théorique se divise en trois pratiques spécifiques : pratique scientifique, pratique épistémologique et pratique historico-socio-linguistique.

La pratique scientifique consiste en pratiques réellement faites parmi les savants ; si nous nous permettons de risquer une simplification, c'est un processus scientifique qui commence par mettre en question les données scientifiques, qui passe par le cours de la recherche et qui finit par répondre à la question posée ou par la remettre en question à nouveau ou par poser une question nouvelle. Il y a diverses manières de résoudre un problème scientifique conformément à son caractère. A titre d'exemple, il s'agit de temps à autre d'élaborations de théories inachevées

comme la formalisation, la formulation et l'axiomatisation, mais, s'il est question d'hypothèses à vérifier par l'expérience comme dans la plupart des cas, il faut l'expérimentation et l'observation. On peut y ajouter des travaux théoriques comme analyse et synthèse, induction et déduction, etc.

La pratique épistémologique interroge et critique les paradigmes principaux et la conjoncture théorique contemporaine et elle essaie de changer de paradigme et de préparer ou d'entraver une coupure épistémologique⁽¹⁾. Elle tire quelquefois une ligne de démarcation entre le scientifique et le non-scientifique pour compléter les dites activités⁽²⁾. La pratique épistémologique, donc, aide ou empêche la pratique scientifique.

La pratique historico-socio-linguistique est comprise dans la pratique épistémologique au sens large. C'est une pratique commune au XXe siècle dans les disciplines comme histoire,

(1) En employant la définition de Thomas kuhn (voir *La Structure des révolutions scientifiques*, trad. de l'américain, Paris, Flammarion, 1972, pp. 26 et 207), nous définissons le mot "paradigme" : un système constitué par principes, problèmes, objets théoriques et méthodes, et qui, communément entendu, dirige la pratique théorique d'un groupe de savants. La "conjoncture théorique" est un ensemble mouvant de "questions vives" "qui, dans un domaine donné, suscitent aujourd'hui recherches, discussions, et éventuellement polémiques" ; "qui 'bougent', viennent de bouger, ou dont on pressent qu'elles vont bouger" et "qui réagissent sur l'ensemble du champ épistémologique concerné" (D. Lecourt, *Pour l'Encyclopédie*, rapports remis à Jean-Pierre Chevènement, Ministre d'État, 1984, p. 26). Enfin, la "coupure (ou rupture) épistémologique" est une "catégorie philosophique pour désigner le *fait* historico-théorique de la naissance d'une science (……) par le symptôme visible de sa sortie de sa préhistoire, qu'est son *rejet des erreurs* de sa préhistoire" (L. Althusser, *Eléments d'autocritique*, Paris, Hachette, 1974, p. 39 ; c'est Althusser qui souligne) .

(2) Dans la pensée II des *Pensées sur l'interprétation de la Nature*, Diderot, suivant Buffon, tire une ligne de démarcation entre la philosophie expérimentale et la géométrie pour rendre la dernière

sociologie et linguistique des sciences. L'article *Encyclopédie* de l'*Encyclopédie* donne un exemple de cette pratique chez Diderot. Elle se situe, pourtant, hors de la portée de notre article.

Voilà la notion de pratique théorique. Nous allons traiter l'article *Animal* de l'*Encyclopédie* et d'autres ouvrages concernés comme représentatifs de certains aspects de la pratique théorique de Diderot. Étant un dialogue scientifico-épistémologique entre le philosophe et le naturaliste Buffon, l'article concerne plusieurs "questions vives" de l'histoire naturelle, et il constitue un aspect de la pratique théorique de Diderot vers 1750.

Dès le début de son article, le philosophe constate l'impossibilité de définir l'animal. En principe, les articles de l'*Encyclopédie* donnent d'abord la définition du mot sur le conseil de son *Prospectus* et de l'article *Encyclopédie* ⁽³⁾. Malgré cela, l'article *Animal* prend un autre chemin.

non-scientifique (Voir DPV, IX, 28-29). Les oeuvres suivantes sont désignées par des abréviations :

AT : D. DIDEROT, *Œuvres complètes*, revues et éditées par J. Assézat et M. Tourneux, Paris, Garnier, 1875-1877, 20 vol.

CORR : D. DIDEROT, *Correspondance*, édition établie, annotée et préfacée par G. Roth et J. Varloot, Paris, Les éditions de minuit, 1955-1970, 16 vol.

DPV : D. DIDEROT, *Œuvres complètes*, éditées par H. Dieckmann, J. Fabre et J. Proust, J. Varloot, secrétaire général de l'édition, Paris, Hermann, 1975- , 33 vol. (14 vol. parus en 1984).

ENC : D. DIDEROT, D'ALEMBERT, *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres*, Paris, 1751-1765, 17 vol.

(3) Voir DPV, V, 96 ; VII, 175-177 et 217-218.

Si l'on parcourt toutes les propriétés connues de l'animal, dit Diderot, on n'en trouvera aucune qui ne manque à quelque être auquel on est forcé de donner le nom d'animal, ou qui n'appartienne à un autre auquel on ne peut accorder ce nom (DPV, V, 381) ⁽⁴⁾.

Par conséquent,

[.....] il nous sera bien difficile de fixer les deux limites entre lesquelles l'animalité, s'il est permis de s'exprimer ainsi, commence & finit. Une définition de l'animal sera trop générale, ou ne sera pas assez étendue, embrassera des êtres qu'il faudrait peut-être exclure, & en exclura d'autres qu'elle devrait embrasser (DPV, V, 381-2 382).

Cette impossibilité de définir l'animal est déjà une des "questions vives". Parce qu'elle dépend de cette conception de la nature que "*l'univers est une seule & unique machine, où tout est lié, & où les êtres s'élèvent au-dessus ou s'abaissent au-dessous les uns des autres, par des degrés imperceptibles, en sorte qu'il n'y ait aucun vide dans la chaîne*" (DPV, V, 381) et que cette conception de la chaîne continue des êtres n'est pas admise généralement parmi les savants. Le philosophe fera la critique des "méthodistes", entre autres, de Linné dans les *Pensées sur l'interprétation de la Nature* en 1753. Selon la note des *Œuvres complètes*, "Buffon appelle méthodistes tous les naturalistes qui font des classifications

(4) Le texte de Diderot est en caractères italiques dans l'article même de l'*Encyclopédie*, tandis que celui cité de l'*Histoire Naturelle* de Buffon y est en romains.

(5) Nous reviendrons ci-après sur ce problème taxonomique.

systématiques, artificielles, très cloisonnées, où tout doit entrer coûte que coûte à une place bien déterminée" (DPV, IX, 76). Chez Diderot, ce sont les philosophes qui, entêtés des principes, prennent "à tâche de modeler les êtres sur" (DPV, V, 75-76) leurs notions. De toute façon, il existe des savants qui essaient de classer les êtres d'après certains critères en supposant qu'il est possible de les définir⁽⁶⁾. La conception que l'univers est plein et *continu* et son corollaire : l'impossibilité de définir l'animal, donc, constituent déjà une polémique contre certaines positions⁽⁶⁾. Et on peut dire que le philosophe commence par un décalage entre la théorie et le réel au lieu de leur accord.

Après cette orientation de sa position théorique, il donne une définition de l'animal : celle de Buffon, mais pour la remettre en question.

C'est, dit M. de Buffon, Hist. nat. gén. & part. la matière vivante & organisée qui sent, agit, se meut, se nourrit & se reproduit. Conséquemment, le végétal est la matière vivante & organisée, qui se nourrit & se reproduit ; mais qui ne sent, n'agit, ni ne se meut (DPV, V, 382).

Comment remet-il en question cette différence entre l'animal et le végétal ? Sous un double aspect : *sentiment* et *continuité*. Du fait que même l'homme est réduit quelquefois à la situation dans laquelle "l'homme ne sent ni lui-même, ni les autres êtres" (DPV, V, 382), Diderot en tire une conjecture que "la seule différence qu'

(6) Voir J. Ehrard, *L'idée de Nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*, Paris, S. E. V. P. E. N., 1963, pp. 186-198.

Voltaire était, par exemple, ennemi de la chaîne des êtres. Voir l'article *Chaîne des êtres créés* de son *Dictionnaire philosophique*, 1764 (Voltaire, *Œuvres complètes*, éd. Moland, Paris, Garnier, 1877-1883, t. XVIII, pp. 123-125).

il y aurait entre cette classe [= celle du végétal le plus parfait à l'animal le plus stupide] & la classe des autres animaux, tels que nous, est qu'ils dorment & que nous veillons" (ibid). Malgré un saut du raisonnement du fait à la conjecture, le philosophe revient sur la *continuité* du végétal à l'animal comme celle du *sentiment*, en passant par la définition du naturaliste. A travers ce déroulement logique, la manière dont on posait la question a changé. Quoique la même question "*qu'est-ce donc que l'animal ?*" (ibid) soit répétée à la fin du paragraphe, l'animal devra être considéré théoriquement sous l'aspect du *sentiment* et celui de l'échelle *continue* des êtres.

Voilà le discours préliminaire de l'article. On y trouve d'ores et déjà la caractéristique de la pratique théorique de Diderot ; en posant une question à la pointe des recherches, il change la façon de la poser et prépare une coupure épistémologique.

Puis, l'article se met à citer deux textes extraits du tome II de l'*Histoire naturelle* de Buffon en en faisant des commentaires en italique ici et là. La plus grande partie du premier texte est consacrée à un argument gnoséologique. Comme le problème gnoséologique en général ne constitue pas un des sujets de notre mémoire, nous nous contentons de faire sur cet argument quelques remarques du point de vue épistémologique.

Pour Buffon, "le mot *animal* [……] représente une idée générale, formée des idées particulières" (DPV, V, 382-383). D'ailleurs, "toutes les idées générales renferment des idées différentes, qui approchent ou diffèrent plus ou moins les unes des autres ; & par conséquent aucune idée générale ne peut être exacte ni précise" (DPV, V, 383). "Ce tout [= l'idée générale] étant composé de parties différentes, il y a nécessairement entre ces parties des degrés & des nuances", "comme la nature va par nuances insensibles" (ibid). D'où il s'ensuit la nature nominale des idées

générales, qui "ne sont que des méthodes artificielles" (DPV, V, 384). En tant que "lignes de séparation", elles "n'existent point dans la nature" (ibid), en d'autres termes, la nature est une chaîne *continue* des êtres.

Dans ce texte de Buffon on trouve. 1) la position gnoséologique du naturaliste très proche de celle de Locke, *Essai sur l'entendement humain*, IIIe partie ; 2) la complicité idéologique entre la chaîne des êtres et le nominalisme lockien⁽⁷⁾. De même qu'un paradigme les deux conspirent à déterminer la façon dont des savants font de l'animal leur objet théorique. 3) Le polype d'eau douce de Trembley sert d'exemple au raisonnement de Buffon comme typique de la *continuité* du passage entre le végétal et l'animal⁽⁸⁾. Dans une certaine conjoncture théorique, même le polype n'est pas neutre mais en jeu. 4) Il semble que Diderot donne un consentement tacite au raisonnement de Buffon. Ce qui est sûr au moins, c'est que le philosophe est plus fidèle à la *continuité* des êtres que Buffon qui a soupçonné qu "on viendrait à découvrir des êtres intermédiaires" (DPV, V, 385) entre le végétal et le minéral.

ces quatre points nous montrent que derrière un seul article de l'*Encyclopédie* se cache une problématique épistémologique et que Buffon et Diderot s'y attaquent dans l'histoire naturelle surtout celle de l'animal.

Dans son second texte, le naturaliste passe du problème philosophique à des problèmes plutôt scientifiques. Pour la plupart, il y est question de la comparaison des animaux et des végétaux.

(7) A. D. Lovejoy a fait allusion à cette complicité dans son livre: *The Great Chain of Being*, Cambridge, Harrard U. P., 1936, pp. 228-229.

(8) Les *Mémoires pour servir à l'histoire d'un genre de polype d'eau douce* de Trembley sont apparus en 1744.

D'abord, il met en parallèle animal, végétal et minéral sous l'aspect du nombre des rapports.

Les *animaux* ont, dit Buffon, par leurs sens, par leur forme, par leur mouvement, beaucoup plus de rapports avec les choses qui les environnent que n'en ont les végétaux [; les végétaux en ont plus que les minéraux ou pierres] qui n'ont aucune sorte de vie ou de mouvement (DPV, V, 385-386) ⁽⁹⁾.

L'intervention de Diderot concerne encore la *continuité*. En effet, il souligne que "le nombre de ces rapports [qu'ont les animaux] varie à l'infini, qu'il est moindre dans le polype que dans l'huître, dans l'huître moindre que dans le singe" (DPV, V, 385) et que "rien n'empêche que ces rapports [qu'ont les minéraux] ne varient aussi, & que le nombre n'en soit plus ou moins grand ; en sorte qu'on peut dire qu'il y a des minéraux moins morts que d'

(9) Cette classification de Buffon selon les rapports avec l'environnement s'oppose, en réalité, à celle de Linné d'après les configurations, entre autres, des sexes. Nous avons déjà vu la critique de Buffon et Diderot contre les "méthodistes". En effet, le naturaliste fera une allusion sévère à la classification de Linné plus loin dans le texte, en disant,

[.....] quoiqu'on ait prétendu y [= dans les plantes] reconnaître des sexes, & qu'on ait établi des divisions de genres par les parties de la fécondation, comme cela n'est ni aussi certain, ni aussi apparent que dans les animaux, & que d'ailleurs la production des plantes se fait de plusieurs autres façons où les sexes n'ont aucune part, & où les parties de la fécondation ne sont pas nécessaires : on n'a pu employer avec succès cette idée [.....] (DPV, V, 396).

Nous sommes, donc, ici en face d'une "question vive" taxonomique de cette époque.

autres" (DPV, V, 386). La continuité de la chaîne des êtres domine non seulement entre les règnes mais encore à l'intérieur de chaque règne.

Sans suivre l'ordre de l'article, nous continuons à faire la comparaison entre l'animal et le végétal. Nous passerons après à la relation entre l'homme et l'animal. Nous présentons d'abord une partie du dialogue entre Buffon et Diderot.

Pour faire donc l'histoire de l'*animal*, il faut d'abord reconnaître avec exactitude l'ordre général des rapports qui lui sont propres, & distinguer ensuite les rapports qui lui sont communs avec les végétaux & les minéraux. L'*animal* n'a de commun avec le minéral que les qualités de la matière prise généralement ; sa substance a les mêmes propriétés virtuelles ; elle est étendue, pesante, im-pénétrable, comme tout le reste de la matière : mais son économie est toute différente.

[.....] L'*animal* réunit toutes les puissances de la nature ; les sources

On conçoit bien que toutes ces vérités s'obscurcissent sur les limites des règnes, & qu'on aurait bien de la peine à les apercevoir distinctement sur le passage du minéral au végétal, & du végétal à l'animal. Il faut donc dans ce qui précède & ce qui suit, instituer la comparaison entre un animal, un végétal, & un minéral bien décidé, si l'on ne veut s'exposer à tourner à l'infini dans un labyrinthe dont on ne sortirait jamais.

L'observateur est forcé de passer d'un individu à un autre : mais l'historien de la nature est contraint de l'embrasser

qui l'animent lui sont propres & particulières ; il veut, il agit, il se détermine, il opère, il communique par ses sens avec les objets les plus éloignés ; son individu est un centre où tout se rapporte ; un point où l'univers entier se réfléchit ; un monde en raccourci.

Voilà les rapports qui lui sont propres : ceux qui lui sont communs avec les végétaux, sont les facultés de croître, de se développer, de se reproduire, de se multiplier (DPV, V, 391).

par grandes masses ; & ces masses il les coupe dans les endroits de la chaîne où les nuances lui paraissent trancher le plus vivement ; & il se garde bien d'imaginer que ces divisions soient l'ouvrage de la nature (DPV, V, 391-392).

D'un certain point de vue, c'est la répétition de la critique qu'a faite le philosophe de la définition de l'animal du naturaliste, comme l'avons vu plus haut. Mais, il est question maintenant de faire réellement l'histoire de l'animal. Bien que la définition soit laissée ouverte, il faut en rédiger l'histoire. Pour être *continu* comme "le ruban coloré du célèbre père Castel" (DPV, V, 381), l'univers doit être analysé d'une manière pertinente. De ce point de vue, "il faut, dit Diderot, [...] instituer la comparaison entre un animal, un végétal, & un minéral bien décidé"⁽¹⁰⁾. D'ailleurs, l'historien de la nature se sépare de l'observateur, comme l'interprète

(10) C'est nous qui soulignons.

de l'observateur de la nature dans les *Pensees sur l'interpretation de la Nature*, LVI⁽¹¹⁾ : le premier se doit de classifier la nature en genres, encore qu' "*il se garde bien d'imaginer que ces divisions soient l'ouvrage de la nature*" ; le second est, au contraire, "*forcé de passer d'un individu à un autre*". Et il s'agit ici d'histoire naturelle. Pour faire progresser la science, Diderot donne donc un conseil tellement pratique qu'il met à jour la différence de pratique entre l'historien et l'observateur. Sans se faire ennemi de la science à cause de la *continuité* de l'univers, le philosophe essaie de réaliser une véritable interprétation de la nature.

Ensuite, Buffon passe à l'examen des différences entre l'animal et le végétal, concernant la faculté de se mouvoir et celle de sentir. Diderot critique ici l'étroitesse du sens du *sentiment*⁽¹²⁾. Cette critique nous semble très commune car le naturaliste ne tient pas compte du *sentiment* de plaisir et de douleur. Mais, elle nous permet de revoir l'intérêt spécifique du philosophe pour le *sentiment*. Puis, Buffon en arrive à la troisième différence : la manière de se nourrir. Diderot y attache un commentaire assez "diderotien" : une digression sur la liberté et la nécessité. Mais, cette digression se situe, au fond, dans une "problématique vive", parce que l'animal est pris dans le filet cartésien : celui de l'animal-machine ; s'il n'est qu'une machine composée pièce par pièce, ses comportements doivent être nécessaires selon la causalité mécanique. Notre philosophe donne, cependant, une solution déterministe autre que celle des mécanistes :

[.....] les végétaux ne sont mus que par la résistance ou le choc ; au lieu que les animaux ayant des yeux, des

(11) Voir DPV, IX, 88.

(12) Voir DPV, V, 392-393.

oreilles, & tous les organes de la sensation comme nous, & ces organes pouvant être affectés ensemble ou séparément, toute cette combinaison de résistance ou de choc, quand il n'y aurait que cela, & que l'animal serait purement passif, doit l'agiter d'une infinité de diverses manières ; en sorte que nous ne pouvons plus remarquer d'uniformité dans son action (DPV, V, 393-394).

Quand même, les mouvements animaux “seraient cent fois encore plus variés qu'ils n'en seraient pas pour cela plus libres” (DPV, V, 393). Ce qui nous paraît essentiel, c'est que Diderot, tout en restant déterministe, différencie l'animal du végétal, le végétal de la pierre d'après la manière dont ils se meuvent. La détermination n'est donc plus mécaniste ni univoque. Bien qu'ils soient déterminés, les comportements de l'animal varient à tout instant, comme il faut. Ainsi, “le chien appelé vient librement” au sens commun, tandis que “la pierre tombe nécessairement” (DPV, V, 394). Chez le premier également se trouvent des raisons suffisantes du mouvement ; il n'y a plus de contradiction entre la variété et la détermination. Et qui plus est, le philosophe met en relation son argument avec les cinq *sens*. Voilà la digression sur la liberté transformée en pratique épistémologique. Parce qu'il attire notre attention sur les *sens* de l'animal qui ont des rapports avec l'environnement et qui sont la source d'une variété déterminée de comportements, et qu'il indique aussi une direction à suivre à la pointe des recherches en changeant même la connotation des notions de “liberté” et de “nécessité”⁽¹³⁾.

(13) Nous reviendrons plus loin sur la même pratique théorique de Diderot dans d'autres articles de l'*Encyclopédie*.

Ensuite, le texte du naturaliste nous montre entre l'animal et le végétal les ressemblances : faculté de se reproduire, celle de croître et de se multiplier, et il se termine enfin par une comparaison plus concrète entre les deux sous les aspects : nombre, lieu, grandeur, forme. Diderot n'y intervient que deux fois ; en premier lieu, il résume des passages trop longs de Buffon⁽¹⁴⁾ et en second lieu, il fait une digression cosmogonique⁽¹⁵⁾. Nous nous bornerons à dire que le naturaliste s'intéresse au sexe, au germe et au microscope⁽¹⁶⁾ et que le philosophe s'abstient d'y intervenir.

Passons à la différence entre l'homme et l'animal en revenant à un passage antérieur de Buffon⁽¹⁷⁾. Il considère la langue, l'association d'idées et l'âme individuelle comme spécificité de l'homme⁽¹⁸⁾. Le philosophe, cependant, se garde ici d'intervenir, mais, il reste toujours conscient de la *continuité* des êtres depuis la pierre jusqu'à l'homme. Cela fait éclater la critique de Diderot (à droite) à l'égard d'un propos de Buffon (à gauche) :

[.....] la matière in-	[.....] <i>l'état de cette</i>
animée n'a ni sentiment,	<i>faculté de penser, d'agir,</i>
ni sensation, ni conscience	<i>de sentir, réside dans que-</i>
d'existence ; [.....] lui	<i>ques hommes dans un</i>
attribuer quelques-unes de	<i>degré éminent, dans un</i>
ces facultés, ce serait lui	<i>degré moins éminent en</i>
donner celle de penser, d'	<i>d'autres hommes, va en s'</i>
agir & de sentir [.....]	<i>affaiblissant, à mesure qu'</i>

(14) Voir DPV, V, 396-397.

(15) Voir DPV, V, 398. Nous la traiterons dans la note⁽²⁷⁾.

(16) Voir DPV, V, 395-398. Ils constituent à cette époque le paradigme des recherches "biologiques".

(17) Voir ici et là DPV, V, 386-391.

(18) Voir DPV, V, 386-387.

(DPV, V, 388).

*on suit la chaîne des êtres
en descendant, & s'éteint
apparemment dans quelque
point de la chaîne très
éloigné, placé entre le rè-
gne animal & le règne
végétal [……] (DPV, V,
388-389) ⁽¹⁹⁾.*

On y ajoute un autre passage tiré de l'article *Bête* (1752) qui est une suite de l'article *Animal*.

Si on considère l'*animal* comme pensant, voulant, agissant, réfléchissant, & c., dit Diderot, on restreint sa signification à l'espèce humaine ; si on le considère comme borné dans toutes les fonctions qui marquent de l'intelligence & de la volonté (……), on le restreint à *bête* (……) (DPV, VI, 180).

L'accent mis sur la *continuité* de l'animal à l'homme est apparent. Mais, Diderot n'est-il pas assez humaniste pour dire en 1755 dans son article *Encyclopédie* ?

[……] si l'on bannit l'homme ou l'être pensant & contemplateur de dessus la surface de la terre, ce spectacle pathétique & sublime de la nature n'est plus qu'une scène triste & muette (DPV, VII, 212).

(19) Mais, ce "*quelque point*" n'est pas placé entre l'homme et l'animal, et, en plus, "*on peut dire qu'il y a des minéraux moins morts que d'autres*" (DPV, V, 386).

D'ailleurs, il se moquera en 1758 d'Helvétius qui réduit toutes les fonctions intellectuelles à la sensibilité :

Apercevoir ou sentir, c'est la même chose selon lui. Juger ou sentir, c'est la même chose. Il ne reconnaît de différence entre l'homme et la bête, que celle de l'organisation. Ainsi, allongez à un homme le museau ; figurez-lui le nez, les yeux, les dents, les oreilles, comme à un chien, couvrez-le de poil ; mettez-le à quatre pattes, et cet homme fût-il un docteur de Sorbonne, ainsi métamorphosé, fera toutes les fonctions du chien. Il aboiera au lieu d'argumenter, il rongera des os au lieu de résoudre des sophismes. Son activité principale se ramassera vers l'odorat : il aura presque toute son âme dans le nez ; et il suivra un lapin ou un lièvre à la piste, au lieu d'éventer un athée ou un hérétique... [et réciproquement] (DPV, IX, 304) ⁽²⁰⁾.

Il n'y a, cependant, aucune contradiction entre les deux positions. Car la *continuité* se distingue de la réduction. Entre l'animal et l'homme existent d'assez grandes différences pour qu'on puisse tirer une ligne nuancée de séparation, mais une ligne trop

(20) on trouve la même métaphore dans la *Réfutation d'Helvétius* (Voir AT, II, 334) et dans le *Commentaire sur la Lettre sur l'homme* d'Hemsterhuis (Voir Hemsterhuis, *Lettre sur l'homme et ses rapports*, avec le commentaire inédit de Diderot, p. p. Georges May, Yale U. P., 1964, p. 103). Contre le matérialiste, Diderot emploie cette métaphore ironiquement de nouveau, tandis que, contre l'idéaliste, elle sert d'exemple pour affirmer l'importance de l'organisation. Et qui plus est, c'est presque à la même époque (1773-1774). Voilà Diderot qui change d'argument selon l'enjeu philosophique. Voir aussi le sarcasme déjà mentionné contre les "methodistes" dans les *Pensées sur l'interprétation de la Nature*, XLVIII et XLIX.

continue pour qu'elle soit nette ; c'est ce que veut dire Diderot.

Mais nous revenons à l'article *Animal*. Quelle qu'elle soit, la dissertation sur l'animal ne peut finir à cette époque sans faire mention de l'âme. Tenant compte de la religion catholique, Buffon parle de l'indépendance de l'âme par rapport à la matière (à gauche) et Diderot en fait la critique (à droite) :

[.....] c' [= la matière] est une enveloppe étrangère dont l'union nous est inconnue & la présence nuisible ; & cet ordre de pensées qui constitue notre être, en est peut-être tout à fait indépendant (DPV, V, 389).

[.....] *il est constant que cette coque méprisable dans laquelle elle [= l'âme] reste détenue pour un temps, influe prodigieusement sur l'ordre de pensées qui constitue son être* [.....] (ibid).

Tandis que le naturaliste essaie de fuir la discussion théologique du point de vue agnostique, le philosophe, au contraire s'efforce de mettre en question l'âme comme ensemble de rapports psycho-somatiques, sous un nouvel aspect "biologique". Il ne confie pas l'âme aux théologiens, bien plus, il en fait un objet scientifique. Comme il a donné à la science de Diderot une place égale aux autres sciences de la raison dans le *Système figuré de la connaissance humaine* du tome I de l'*Encyclopédie*, Diderot revendique le droit de livrer l'âme à l'examen libre de la raison.

Immédiatement après la citation ci-dessus, le philosophe donne une explication psychologique d'un état de l'âme sur la voie frayée :

[.....] *l'âme est sujette à une sorte d'inertie, en*

conséquence de laquelle elle resterait perpétuellement appliquée à la même pensée, peut-être à la même idée, si elle n'en 'était tirée par quelque chose d'extérieur à elle qui l'avertit, sans toutefois prévaloir sur sa liberté. C'est par cette dernière faculté qu'elle s'arrête ou qu'elle passe légèrement d'une contemplation à une autre. Lorsque l'exercice de cette faculté cesse, elle reste fixée sur la même contemplation ; & tel est peut-être l'état de celui qui s'endort, de celui même qui dort, & de celui qui médite très profondément. S'il arrive à ce dernier de parcourir successivement différents objets, ce n'est point par un acte de sa volonté que cette succession s'exécute, c'est la liaison des objets mêmes qui l'entraîne ; & je ne connais rien d'aussi machinal que l'homme absorbé dans une méditation profonde, si ce n'est l'homme plongé dans un profond sommeil (DPV, V, 390).

D'après un renvoi de l'article *Animal* on trouve une autre pratique scientifique du philosophe à propos de l'âme dans son addition éditoriale de l'article *Ame* de l'*Encyclopédie*. Après l'argument théologique de l'abbé Yvon sur quatre questions de l'âme⁽²¹⁾, notre philosophe pose la cinquième question physiologique et anatomique ; "c'est de fixer le siège de l'âme dans les êtres qui en ont" (DPV, V, 344). Il procède à l'examen de plusieurs réponses à cette question y compris la fameuse "glande pinéale" de Descartes, ensuite, il passe au problème de la manière dont se réunit le corps avec l'âme, en d'autres termes, aux rapports psychosomatiques, en offrant plusieurs faits observés et expérimentés.

(21) Voir ENC, I, 327a-340b. Voici les quatre questions : "quelle est son origine" ?, "quelle est sa nature" ?, "quelle est sa destinée" ? et "quels sont les êtres en qui elle réside" ?

Ce qui est remarquable, c'est, d'abord, son attitude *critique* et *scientifique*. Pour Diderot l'âme n'est plus un objet théologique mais scientifique dont on fait l'analyse et l'expérience, comme de quelque élément chimique⁽²²⁾. La théorie sur l'âme n'a plus d'enjeu théologique. Une fois devenue hypothèse scientifique, elle doit être vérifiée par l'expérience ainsi que d'autres. Si elles sont exposées à la critique de Diderot, c'est parce que les suppositions sur le siège de l'âme trouvent leur satisfaction en elles-mêmes si bien qu'elles ne tirent que des effets convenables :

Tout cela [= cette sorte d'auto-satisfaction des suppositions] vient de ce que l'on n'aperçoit partout que des effets qui se correspondent, & point du tout dans un de ces effets la raison de l'effet correspondant ; presque toujours la liaison manque, & nous ne la découvrirons peut-être jamais (DPV, V, 347).

On peut rapporter ce texte à certains passages des *Pensées sur l'interprétation de la Nature* :

Les expériences doivent être répétées pour le détail des circonstances et pour la connaissance des limites. Il faut les transporter à des objets différents, les compliquer, les combiner de toutes les manières possibles (DPV, IX, 72).

Il faut laisser l'expérience à sa liberté ; c'est la tenir captive que de n'en montrer que le côté qui prouve et que d'en voiler le côté qui contredit (DPV, IX, 75).

⁽²²⁾ On pratique déjà à cette époque une sorte de lobotomie à un patient (Voir DPV, V, 349-350).

D'ailleurs, on peut rattacher à la Pensée VI cette limite à notre connaissance. De plus, si on faisait l'analyse du vocabulaire, on trouverait dans l'article *Ame* que Diderot se sert volontairement de termes comme "supposition", "hypothèse", "conjecture" au lieu de "théorie" ⁽²³⁾. Nous y trouvons donc la même structure : hypothèses, interprétation et méthodologie que dans les *Pensées sur l'interprétation de la Nature* ; ce qui nous permet de voir entre les deux ouvrages une relation si étroite qu'on peut appeler ce supplément éditorial "interprétation de la nature de l'âme".

En deuxième lieu, il est remarquable que le philosophe souligne "*l'union du corps avec l'âme*" plutôt que le siège de l'âme dans le corps (DPV, V, 347). En passant par plusieurs cas pathologiques ⁽²⁴⁾, il répète "la connexion des fonctions de l'âme, avec l'état & l'organisation du corps" (DPV, V, 350). Bien fondé sur les faits, son argument scientifique de l'article *Ame* est un développement détaillé de l'allusion faite dans l'article *Animal*. De plus, les recherches scientifiques concernant leur union attirent notre attention nécessairement sur les *sens*, les nerfs et le cerveau. Lorsque la *continuité* du *sentiment* se réunit aux recherches sur les rapports psycho-somatiques, une conception nouvelle de la nature apparaîtra fondée sur les sciences de cette époque. Cette possibilité existe potentiellement dans les deux articles. En conséquence, nous pouvons dire que ces deux textes, reliés par un renvoi l'un à l'autre, concourent à préparer sous un double aspect théorique et méthodologique une sorte de coupure épistémologique à propos de l'

(23) Voir par exemple DPV, IX, 346 l. 15-347 l. 13.

(24) Par exemple, "la jeune fille dont les règles se trouvent supprimées à la suite d'un accès de "dévotion outrée" ; l'ecclésiastique dont la santé ébranlée chaque fois que son esprit est envahi de "frayeurs superstitieuses" ; le musicien atteint de délire et d'insomnie et que la musique guérit" (J. Proust, *L'Encyclopédie*, Paris, Armand Colin, 1965, p. 135).

âme et de la nature entière.

Avant de finir notre analyse, nous allons faire une courte mention d'une conception de la nature qui apparaît dans un commentaire de Diderot⁽²⁵⁾. Nous n'y trouvons que des lieux communs : une conception mécanique fondée sur la théologie physique ; "*la machine est faite, dit-il, & les heures se marquent sous l'oeil de l'horloger*" (DPV, V, 388). Cette vue de la nature est non seulement banale à cette époque⁽²⁶⁾, mais aussi en contradiction avec la *continuité* radicale de la chaîne, si elle suppose "*entre les suites du mécanisme*" la "*faculté de produire son semblable*" et "*cette espèce d'unité toujours subsistante*" (DPV, V, 388). Car il faut d'abord que les espèces soient différentes l'une de l'autre, pour déceler la reproduction des semblables. Logiquement parlant, cela contredit la continuité sans interruption de la chaîne. Cette contradiction de notre philosophe, pourtant, est-elle son point faible ? Oui, bien sûr. Mais il faut considérer que la problématique est enracinée dans la nature de notre conception du monde. Depuis les paradoxes de Zénon jusqu'à nos philosophies contemporaines, en passant à l'époque moderne par la physique et la métaphysique : "monadologie" de Leibniz, par les antinomies de Kant et par la dialectique de Hegel, ces philosophes qui réfléchissent sur la nature, plongés dans les "questions vives" des sciences, sont obligés de choisir une route entre le mécanisme outré et le dynamisme extrême, comme le fait Diderot entre l'ordre et la vicissitude de la nature⁽²⁷⁾. Aussi cette

(25) Diderot a déjà constaté au début de l'article que "*l'univers est une seule et unique machine*" (DPV, V, 381).

(26) Voir J. Ehrard, *o. c.*, pp. 76-94.

(27) Malgré la critique du déisme et la cosmogonie lucrétienne évoquées par la bouche de Saunderson dans la *Lettre sur les aveugles* en 1749 (Voir DPV, IV, 48-52), nous avons trouvé dans l'article *Animal* que Diderot croyait encore à un ordre déiste de la nature.

contradiction ou plutôt cette oscillation est-elle symptomatique de sa pratique théorique à la pointe des recherches, puisque la théologie physique est déjà démodée, bien qu'il n'existe pas encore de nouveau paradigme.

Pour finir, nous faisons le point de nos remarques. En premier lieu, la manière de la pratique théorique de Diderot se résume comme suit.

Il commence par citer un texte d'un savant qui se situe à la pointe des recherches et, par conséquent, fait mention de plusieurs "questions vives" (par ex., le problème taxonomique et celui du *sentiment*), leur donnant des réponses selon un certain point de vue. Diderot semble donner quelquefois un consentement tacite à ce texte. Ainsi à travers la citation le philosophe entre-t-il dans la conjoncture théorique de cette époque. La citation même est déjà une partie de cette intervention. Puis, le philosophe y ajoute des remarques personnelles trahissant de temps à autre son oscillation⁽²⁸⁾. Aussi

Mais, il fait attention toujours au changement perpétuel de la nature. Il dit dans sa dernière remarque de cet article,

[.....] *il faut remonter jusqu'à l'ordre primitif des choses & le supposer tel que la production des grands animaux eût été aussi abondante que celle des insectes. On voit au premier coup d'oeil que cette espèce montreuse eût bientôt englouti les autres, se fût dévorée elle-même, eût couvert seule la surface de la terre, & que bientôt il n'y eût eu sur le continent que des insectes, des oiseaux & des éléphants [.....]* (DPV, V, 398).

Cette "rêverie" ainsi que la conception déiste de la nature doivent être refondues au creuset de l' "*Interprétation de la Nature*" sous un nouvel aspect : *processus*. Voir la *Pensée* LVIII, 1-2 (DPV, IX, 94-95).

(28) Dans le cas de l'article *Animal*, nous sommes au courant de

peuvent-elles être pour lui, d'abord, un travail subjectif qui lui permet de mettre au point sa pensée encore vague et incertaine, en essayant de mesurer le décalage entre Buffon et lui-même. Ses commentaires constituent, en même temps, une pratique objective qui tente de changer la manière dont les savants sont habitués à poser les problèmes. Cette pratique aboutit nécessairement à la mise en question et à la critique du paradigme dominant (par ex., la distinction traditionnelle des trois règnes). Et elle souligne même la manière différente d'agir des savants. D'ailleurs, la critique de Diderot va de pair avec la construction de sa propre conception de la nature. Enfin, il prépare une coupure épistémologique (il s'agit ici de deux notions clé : "*continuité*" et "*sentiment*" ; sur lesquelles nous reviendrons par la suite). Dans l'article *Animal*, la pratique du philosophe se borne principalement à être épistémologique, tandis que dans le supplément éditorial de l'article *Ame*, il propose l'union du corps avec l'âme comme hypothèse scientifique à vérifier par l'expérience. Si on allonge la portée de la pratique théorique jusqu'au second point, nous pouvons constater que la pratique épistémologique de Diderot fait place en dernière instance à la pratique scientifique en général. En tant qu'activité sociale et intellectuelle en communication avec la nature, la science, non pas la philosophie, a le droit d'apporter une conclusion définitive⁽²⁹⁾, quoique l'épistémologie contribue à changer de "questions vives" et qu'il

l'existence des cahiers où il avait rédigé à Vincenne en 1749 ses observations sur les premiers volumes de l'*Histoire Naturelle* de Buffon (Voir CORR, I, 96-97). L'hypothèse selon laquelle Diderot a écrit son article en en profitant, est vraisemblable mais pas encore vérifiée.

(29) Ce que nous enseignent toutes les *Pensées sur l'interprétation de la Nature* ; nous donnons un exemple : "tant que les choses ne sont que dans notre entendement, ce sont nos opinions ; ce sont des notions qui peuvent être vraies ou fausses, accordées ou contredites. Elles ne prennent de la consistance qu'en se liant aux êtres extérieurs" (DPV, IX, 33).

existe une interaction entre la philosophie et la science.

D'où il s'ensuit que la pratique théorique de notre philosophe commence et finit par la science, ou encore plus par ses recherches de pointe. Pendant ce cycle théorique, d'une part les propositions scientifiques changent de nature et de structure, et, d'autre part, Diderot les assimile. Ainsi pouvons-nous dire avec J. Mayer,

Diderot interroge et interprète les savants comme ceux-ci interrogent et interprètent la nature. Il use librement des informations qu'ils lui fournissent, plaçant leurs expériences et leurs observations dans une perspective nouvelle, grâce aux rapprochements qu'il peut établir entre des hypothèses rivales ou entre des domaines différents de la science ⁽³⁰⁾.

Cette sorte de pratique théorique se trouve dans beaucoup d'ouvrages scientifiques et philosophiques de Diderot, dequies la traduction libre d'un ouvrage de Shaftesbury : *Essai sur le mérite et la vertu*, jusqu'aux *Eléments de physiologie* ; ce que mettront à jour nos futures études.

(30) J. Mayer, *Diderot, homme de science*, Rennes, Imprimerie bretonne, 1959, Rennes, Librairie "Les nourritures terrestres", 1960, p. 61. Mais, nous ne sommes pas d'accord avec J. Roger qui constate à propos de la relation entre la philosophie et la science chez Diderot que "la science donne la connaissance sur laquelle la philosophie construira une métaphysique solide" et que "la science devra répondre aux questions de la métaphysique et c'est bien ce que Diderot lui demande toujours" (*Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1963, p. 601). Notre philosophe construit-il cette "métaphysique" qui demande à la science de répondre à ses questions ? Sa conception de la nature n'est considérée par lui-même que comme hypothèse au sens large. En dernière instance, la science décide de la philosophie.

En second lieu, il est question du contenu de sa pratique dans l'article *Animal*. Notre analyse a déjà montré que Diderot y soulignait la *continuité* de la chaîne des êtres et le *sentiment* à tel point que presque toutes ses remarques concernaient au moins une de ces deux notions. Voilà l'orientation de sa future recherche qui est fixée. Il s'agit ici d'un enjeu philosophique à la fois personnel et historique. Diderot a ainsi commencé à naviguer avec ces d'eux boussoles vers un océan inconnu pour découvrir un nouveau continent de la conception de la nature. Pendant cette aventure intellectuelle, il rencontre la théorie de Maupertuis et celle de l'école de Montpellier, entre autres, de Bordeu. En les intégrant, le philosophe réunira le *sentiment* à la *continuité* des êtres en vue de créer l'univers du *Rêve de d'Alembert*. Mais cette tâche sera faite avec beaucoup de soins et de doutes mais aussi avec la hardiesse nécessaire. Il continuera à mettre et remettre en question l'hypothèse de la "molécule organique" et de la "matière vivante"⁽³¹⁾. De l'autre côté, Diderot essaiera de changer même la connotation des adjectifs comme "imparfait", "imperceptible", "impérissable" et "invariable"⁽³²⁾ et il contribue à apporter après coup une coupure épistémologique. A titre d'exemple, il nous oblige à considérer l'imperceptible sous l'aspect suivant :

(31) Voir, avant tout, *Pensées sur l'interprétation de la Nature*, L, LI et LVIII, 3-15 (DPV, IX, 77-85 et 95-98). Même après le *Rêve de d'Alembert*, en critiquant Helvétius, Diderot remet en question "la sensibilité générale des molécules de la matière" qui "n'est qu'une supposition, qui tire toute sa force des difficultés dont elle débarrasse, ce qui ne suffit pas en bonne philosophie" (AT, II, 302).

(32) Voir J. Porust, *o. c.*, p. 136. On peut y ajouter les articles *Inaltérable* (DPV, VII, 512) et *Changement, variation, variété* (DPV, VI, 356).

Qui sait où s'arrête le progrès de la nature organisée & vivante ? Qui sait quelle est l'étendue de l'échelle selon laquelle l'organisation se simplifie ? (l'article *Imperceptible* ; DPV, VII, 505)

Plus d'un siècle avant Darwin, plus d'un demi-siècle avant Lamarck, Diderot s'efforce soigneusement, audacieusement et largement de changer la vue statique et morcelée de la nature en une conception dynamique et *continue*, sinon évolutionniste.